

Textes de René Guetta

1

René Guetta, 1929

René Guetta, *Trop près des étoiles*, récit, Plon, 1929. Extrait du chapitre VI, p. 84-93.

« *La journée d'une star* »

Sur la route large et bitumée, couleur d'argent sous les reflets du ciel, les passants la reconnaissent. Ils l'interpellent par son petit nom. Elle sourit. Quand on est populaire, il faut sourire, sourire tout le temps. Ce n'est pas toujours drôle d'être perpétuellement le jouet de la foule, d'avoir autour de soi des tapeurs, des photographes, des journalistes, d'aller à des banquets, même lorsqu'on veut se déshabiller ! Sourires, sourires encore à l'entrée du Montmartre, où une double haie de curieux se presse... Et pourtant à Hollywood on a l'habitude de voir des vedettes...

Les autos s'arrêtent les unes après les autres ; le petit escalier qui monte au premier est plein de jolies femmes. Au vestiaire la marchande de cigarettes attend le moment pour faire son tour.

C'est une petite rousse très jolie, à la démarche digne du mannequin. Elle a le regard un peu triste... et l'on prétend qu'elle est sérieuse. Aujourd'hui, elle fait du cinéma comme les autres.

La salle est pleine ; Mr Brenstatter, le patron, reçoit aidé de Paul, le premier maître d'hôtel. L'orchestre est déchaîné. Pas de table libre. Eddie Kane attend. Il connaît tout le monde ; tout le monde connaît cet excellent garçon, homme du monde, joueur de bridge et buveur... Il accueille en tremblant son amie vedette. Car il tremble de gin. A côté, Constance Talmadge déjeune avec Buster Collier – comme toujours. Dans un coin, Marion Davies, reine des hôtesses, donne un déjeuner de femmes : Dorothy Mackail, Louella Parson, Pepi Lederer, Julanne Johnston, Virginia Valli, Lila Lee, Eleanor Boardman. Les hommes en sont exclus. À côté du cher comte qui déjeune avec Mary Cudahy et son frère Michael, Claire Windsor, toute blonde, est avec deux autres charmantes personnes ; Gloria Swanson, le marquis de la Falaise, Toto et Lois Wilson sont au milieu de la piste.

Dans un petit coin, la table des conspirateurs : Harry d'Arrast, Jean de Limur, Barney Glazer, Joseph von Sternberg, Lothar Mendez et M. Vajda, l'écrivain. Ils se réunissent quoi qu'il arrive, pour déjeuner tous les jours, sans femmes. Ils sont blasés. Non loin d'eux, Charlie Chaplin et son aide, Harry Crocker avec Loraine Eddy, une superbe blonde de chez « Christie ». Dudley Murphy, Skeets Gallagher et Ben Lyon déjeunent avec Lewis Milestone et Wilson Mizner.

Dans un coin près de la caisse, Tom Mix parle d'un air supérieur avec James Quirck, le directeur du *Photoplay magazine*, pour lui vendre une série d'articles. Un peu plus loin, sa femme Victoria donne une party¹ (pas de messieurs) avec Cathryn Reynold et Doris Ford ; enfin Phyllis Haver, Marie Prevost,

¹ Une réception (NDLA).

Norman Kerry, Mary Nolan, Roland Drew, Sally O'Neil, Molly O'Day et Gary Cooper, complètent généralement cette ravissante assemblée.

Souvent, pour ne pas rater le déjeuner du mercredi, les acteurs arrivent maquillés et en costumes. Quelle joie alors pour les touristes qui se pressent pour regarder. Ils la manifestent d'ailleurs très discrètement, eux aussi sont des *stars*, des *stars* touristes. Ils se contentent de dévorer des yeux leur artiste préférée, mais il est rare que l'un d'eux se lève pour demander même un autographe.

Déjeuner plaisant, plein de potins, de sourires, de parfums ; toutes ces beautés se déploient dans des robes claires, heureuses de vivre et de travailler. Celles qui n'ont pas de contrat sont encore plus belles, parce qu'elles veulent plaire, et leur sourire est plus fréquent pour ne pas montrer qu'elles sont ennuyées. Seule la table des conspirateurs ne se déride pas souvent et les metteurs en scène, les écrivains qui la composent, ruminent continuellement. La seule minute glorieuse et drôle est lorsqu'ils jouent le déjeuner à une sorte de poker d'as. Ils daignent rire alors par moments. Vers deux heures un quart, Montmartre se vide. Notre *star* repart à toute allure, suivie d'Eddie Kane qui n'a rien mangé mais qui a bu, par contre, une bouteille de gin.

– Venez chez le coiffeur, lui dit-elle, j'en ai pour cinq minutes. On ira jouer au tennis après avec mon mari et Toto.

Eddie n'a rien à faire. Il aime l'atmosphère des jolies femmes et leurs parfums. Il est donc ravi d'accepter et c'est en tremblotant d'alcool qu'il aide la vedette à descendre de voiture, pour s'engouffrer chez « Denise ». C'est d'ailleurs un joyeux compagnon. Tout le monde le connaît à Hollywood pour les nombreuses farces qu'il y fait quand il a trop bu. On cite ses danses russes, ses matchs de boxe au ralenti, ses arrivées déguisé en femme, et certaines de ses réparties comme étant classiques. Mais, quoi qu'il arrive, il a très bon cœur et ses mots ne sont jamais méchants. Aujourd'hui, il fait tout son possible pour distraire l'étoile dont les cheveux semi-longs trempent dans le bassin de métal.

Il tourne, il se frise les cheveux, il se teint la moustache en bleu foncé, finalement s'endort. On sourit avec indulgence à ses plaisanteries qui sont un peu démodées. À peine commence-t-il de ronfler que Denise, le coiffeur, lui assène un grand coup de fer sur le crâne.

– Allez, ouste, mademoiselle vous attend, elle est prête.

Il ouvre un œil. « Juste un petit coup et j'arrive ».

Il attrape dans sa poche de derrière une bouteille de gin et prestement en avale un peu. Puis se sentant bien, il saute d'un coup sur le marchepied de la voiture pressée qui déjà démarre et s'installe.

Il fait de plus en plus chaud. Le soleil, à trois heures, est dur en Californie. Les peaux bronzées se couvrent de sueur et il faut avoir le feu sacré pour jouer au tennis par ce temps. Mais en arrivant au tennis, l'étoile voit son mari et Toto déjà en train de faire des balles tranquillement. Catastrophe, la vedette arrive en courant.

– Allez, hop ! Moi je joue avec Eddie, dépêchons-nous.

Quelle vitesse ! Ses balles se croisent. Le mari, en nage, rate tout. Toto, qui ne joue pas mal, a tellement chaud que sa seule idée est de boire. Eddie, qui a déjà par mal bu, voudrait évidemment boire aussi. Seule cette femme diabolique n'arrête pas. Ses yeux énormes suivent la balle tout le temps avec attention. Ses gestes sont précis et définitifs. Elle joue mal, mais on sent que pour l'instant tout lui est égal sauf la balle. C'est comme cela que l'on réussit.

Enfin, à cinq heures et demie, elle se décide à cesser. Elle ne dit même pas : au revoir. Après le dernier jeu elle prend sa raquette et se dirige vers sa voiture. Ce n'est que lorsqu'elle a embrayé que cette femme rapide pense à crier : « Vais chez Corinne Griffith me plonger dans la piscine. »

Les hommes rentrent épuisés. Dans le hall, belle-maman, vient près de son gendre.

– Où est ma fille ? Il y a trois reporters, une couturière, un avocat et W..., son metteur en scène, qui l'attendent.

– Elle va venir, dites qu'ils patientent. Moi je ne veux pas les voir, dit le mari terrifié.

Les hommes disparaissent.

À six heures madame revient et à huit heures, heure régulière du dîner, elle parle encore avec la couturière, pendant que l'avocat et W... attendent toujours.

2

René Guetta, 1932

René Guetta, *La fuite de Marie Hurlu, Gringoire*, 4 mars 1932.

Nouvelle inédite

Dans la salle à manger, le silence régnait. Il était lourd comme un nuage noir. Personne n'osait parler. M. Hurlu avait mis sa grosse moustache de tigre dans sa soupe aux légumes. C'était le genre d'homme qui parle haut au café en faisant sa belote journalière, mais qui n'aime pas les complications. Une fois à la maison, il devenait le plus paisible des maris. Il sentait obscurément qu'il était très égoïste, et que la moindre scène de famille troublerait sa digestion. Fanfaron, il l'était, mais hors de chez lui.

« Le père Hurlu, disait-on à la terrasse, c'est un fameux lascar. »

Il était heureux de ces commentaires qui relevaient un peu son prestige. Au fond de lui-même, il se sentait lâche, il avait honte puisqu'il n'avait même pas le courage de défendre sa fille qu'il adorait, et que sa femme, la belle-mère de Marie Hurlu, naturellement, détestait. Il avait pourtant des révoltes. « Comment, pensait-il, je suis un fameux lascar, et je n'ose rien dire ! » Il rougissait alors gentiment, et ses belles moustaches faisaient un trait droit, bien noir, sur un fond cramoisi.

En face de M. Hurlu, il y avait la nouvelle Mme Hurlu. La nouvelle, si l'on veut, puisqu'il y avait cinq ans que le brave homme s'était remarié.

Elle, c'était le chef, mais ce n'était pas un chef pincé, jaune, sec. Non. Mme Hurlu quoique ayant atteint la quarantaine, était encore fort bien ! C'est ce qui faisait sa force. Autant les femmes laides, souvent sont aigres, autant elle, elle était fière de son physique. Orgueilleuse jusqu'au bout de ses ongles ronds, soignés, mais coupés trop courts, elle n'admettait pas qu'on la contredise. Et, peu à peu, avec son pouvoir souverain qui remplaçait insensiblement l'orgueil, la méchanceté vint. Dans son petit domaine, elle triomphait ! Les petites gens rarement savent triompher. Le pouvoir, n'est-ce pas, est une chose délicate. Peu de grands hommes s'en sont sortis à leur honneur. À plus forte raison, cette belle Mme Hurlu.

Les Hurlu habitaient à D... aux environs de Metz. C'était calme, très digne, mais féroce, lorsqu'elle disait : « Allons, qu'est-ce que vous attendez pour vous lever de table ? » de sa voix nette, tranquille. Il n'y avait rien à faire. On se levait immédiatement. Et lorsque, regardant la fille de M. Hurlu, elle disait par exemple : « Tu as mangé salement aujourd'hui, Marie (ce qui était faux), il y a trois taches sur la

nappe à ta place ; tu resteras à la maison dans ta chambre, demain et après-demain. » Et sa main faisant un geste de bas en haut, nettement, irrémédiablement, menaçant. Sur ce, d'un petit air tranquille, elle sortait, suivie de l'œil jaune, terrorisé, de M. Hurlu.

Marie, elle, ne disait pas un mot. Elle était très renfermée depuis la mort de sa mère. Elle regardait sa nouvelle maman bien dans les yeux, ne répondait rien, montait dans sa chambre, dans sa petite chambre au lit de fer, aux murs recouverts d'un panier à fleurs jaunes, et seule, alors, elle trépignait de rage.

« Salope, salope », murmurait-elle.

Et, elle se couchait, le cœur plein de rancune contre sa belle-mère, contre son père, contre elle-même, contre un univers entier qu'elle n'avait jamais vu.

Marie avait 16 ans. C'est un bel âge. On ne se laisse pas mortifier ainsi lorsqu'on est une jeune fille, belle et qu'on le sait. Et la petite, fière de ce qu'elle était, contemplait longuement dans la glace de l'armoire sa figure décidée, aux grands yeux bleus, aux lèvres rouges, au petit nez en l'air, carré comme un dé, et elle caressait son corps enveloppé dans une énorme chemise de nuit qui lui tombait jusqu'aux pieds.

Ces scènes étaient presque journalières. Il fallait que Mme Hurlu montrât son autorité méchante. Cela la dégageait comme une saignée. Après, elle respirait profondément, doucement, riait drôlement en faisant un bruit rauque, et pour terminer, le petit doigt en l'air, crachait dans son mouchoir.

Le jour de la distribution des prix vint. Il y eut un bal présidé par M. le Maire. Marie avait deux récompenses : un prix de couture et un prix de français. Automatiquement, elle était invitée. Elle s'était faite très belle. Bien ondulée, fraîche, les jupes courtes laissant voir des jambes magnifiques, elle avait eu un petit succès personnel. Je sympathie et d'admiration, Mme Hurlu, dans sa robe de dentelle beige, se taisait : elle rageait lentement à n'en pouvoir parler. Alors, elle se décida immédiatement au moment où Marie Hurlu se dirigeait vivement vers la salle de danse, ivre de joie. Elle l'arrêta d'une main implacable :

- Où vas-tu ?
- Au bal, maman.

Mme Hurlu poussa son cri de grenouille.

- Pourquoi ?
- J'ai deux prix.
- Quels sont ces prix ?

Marie serra les livres rouges sous son bras, mais elle les montra.

- Des livres ? Très bien. Va les lire à la maison, dans ta chambre.
- Mais, dit timidement M. Hurlu, laisse cette petite tranquille. Elle a bien travaillé cette année. Il est juste qu'on la récompense.

Mme Hurlu ne daigna pas se retourner du côté d'où venait la voix. Elle répliqua en époussetant un fil accroché à l'un de ses reins encore fermes :

- Toi, mêle-toi de ce qui te regarde.
- Mais...
- Compris, Marie ?

Marie était comme hébétée d'être partie si jolie, d'avoir provoqué des applaudissements, et de s'en aller maintenant, tout de suite, dans sa chambre de tous les jours, dans « sa chambre du désespoir ».

Elle se secoua pourtant et retint la gifle prête à partir. Puis... elle sourit ! Elle sourit de toutes ses dents blanches, éclatantes, elle sourit avec toute sa tristesse et toute son impertinence.

– Vous vous en repentirez, dit-elle, presque gaiement, vous allez voir, vous allez voir... Madame !

Mme Hurlu sursauta malgré elle. C'était la première fois que Marie ne l'appelait pas maman. Mais Mme Dutreyer, sa voisine, vint la détourner de ce choc. Marie, elle, déjà avait disparu.

Ce fut devant l'éternel miroir qu'elle se retrouva. Elle était assise les jambes écartées. Elle avait arraché d'un mouvement de rage sa belle robe et l'avait piétinée. Comme un échantillon, elle gisait par terre. Maintenant, les mains comprimant les tempes chaudes, elle se voyait presque nue. Des larmes tombaient de minute en minute de ses longs cils. Des larmes de regret, des larmes de suffocation. Elle ne sanglotait pas ; la colère et le désespoir retenaient magiquement dans sa poitrine les larmes, et ne leur permettaient de s'en aller qu'une à une. Et sa gorge faisait compte-gouttes. Puis elle parla ; sourdement, elle reprit : « Ce n'est pas possible de continuer comme cela, je vais partir. Mais où ? Je ne connais que le pays. » Puis elle attendit l'effet que ce mot produisait sur elle. Il n'y eut rien. Toujours étouffée, toujours pleurant, elle essayait de réfléchir. « Où aller ? À Bordeaux, à Angoulême, à Dijon, à Paris... à Paris... à Paris. » Le nom de cette ville avait déclenché quelque chose dans sa tête. Elle répétait « Paris » tout doucement, sans avoir changé de pose. Elle se regarda bien. Pas de doute, elle était jolie.

Alors, elle se leva lentement, essuya ses larmes, dit : « Cela ne peut pas être pire qu'ici », puis s'approchant de sa tirelire qui représentait un obus allemand en porcelaine, d'un geste sec, elle la brisa sur le plancher.

Il était 8 heures quand les Hurlu rentrèrent. Madame marchait en tête, satisfaite de sa journée et d'avoir éclipsé sa fille en la renvoyant. Quant à M. Hurlu, il était follement gai, ayant bu à la terrasse du Café Militaire, quelques apéritifs.

« Nous sommes en retard pour dîner, dit Madame. »

– Adèle, hurla-t-elle, servez ; toi, va chercher Marie, dit-elle à son mari.

Alerte, il courut presque, jusqu'à la petite chambre : elle était entr'ouverte.

– Tiens, ce n'est pas son habitude.

Il poussa la porte. Devant lui, l'armoire à glace était brisée. Il entra vite. Un mot était épinglé sur le bois : « Malheur à l'ordure ». « Les glaces cassées portent malheur ! » Par terre, un tas de petits bouts de porcelaine gisaient. Le lit intact, la belle robe dans un état lamentable, comme un mort à la morgue. M. Hurlu pressentit une catastrophe.

– Marie, ma petite, cria-t-il, où es-tu ?

Silence. Une vague vibration peut-être que l'on ressent lorsque l'on hurle.

– Marie, répéta-t-il, Marie.

Alors, à ce moment précis, sur la cheminée, il vit une lettre. Il se précipita ; elle n'était pas fermée. Il lut :

« Mon papa.

« Ce n'est pas pour toi que je pars. Rappelle-toi comme nous étions heureux avec ma pauvre maman. Non. Je t'aime bien, et je suis désolé de te faire de la peine, car je suis sûre que tu en auras. Je m'en vais

à cause de ta femme, de ta femme, comprends-tu ? Mais oui, tu comprends, puisque toi-même, quelques fois, tu as envie de fuir... jusqu'au café ! Alors, c'est tout ! Je t'embrasse fort, fort, fort, en pleurant. Aime ton dragon à volonté maintenant, et dis-lui de ma part que je la hais. Voilà.

« Marie. »

M. Hurlu, dans sa saoulographie, pleurait déjà à la première ligne. À la dernière, il s'effondra sur le lit, sanglotant vraiment :

- Marie, pauvre Marie, toute seule. Oh ! là là !
- Eh bien quoi, qu'est-ce qui arrive ?

M. Hurlu était cette fois le plus fort. Il ne tourna pas la tête, employant la méthode de sa femme.

- Marie a foutu le camp !
- Quoi ?

Mme Hurlu avait crié ! Hurlu était fou. Elle n'aurait jamais eu le culot de faire cela !

Dans sa tête tout tourbillonnait. Un vague remords lui montait à la gorge et serrait son estomac. Sa première pensée fut :

- Que va-t-on dire aux voisins ?
- Ça m'est égal !

Mme Hurlu, devant la loque qu'était son mari, s'était redressée, par esprit de contradiction, et parce qu'elle n'était qu'humiliée.

- J'arrangerai cela, je dirai qu'on l'a mise en pension.

Puis, elle réfléchit une minute, et prononça tranquillement :

- Petite putain !

Et, elle alla dîner.

*

Dans la noire Gare de l'Est, Marie fronce les sourcils ; le voyage l'a courbaturée. Un militaire lui a offert la moitié de son repas. C'est toute une série de cauchemars. Parfois, elle se disait :

« Ils doivent savoir maintenant », et elle était contente d'être dans le train pour ne pas recevoir de correction.

Puis, elle compta sa fortune : 300 francs.

« Cela suffit », se dit-elle, trouvant la somme importante. Sur le pavé de Paris, le grouillement l'abrutit. Puis elle s'y habitua. Elle était restée, d'après la pendule, une heure à la même place, sans bouger, sous la pluie.

Un taxi passa ; elle l'appela.

- Je voudrais que vous me conduisiez à un hôtel pas trop cher.

Le chauffeur, un jeune, la conduisit rue Vignon. « Chambre, 40 francs par jour. » Elle n'osa refuser ce prix phénoménal, et monta. Le luxe de son « home », le cabinet de toilette, l'émerveillèrent. Une joie

l'envahissait, la dilatait. Ce n'était autre que la sensation de la liberté enfin trouvée ! Elle réfléchit à son escapade, et éreintée, se déshabilla et dormit comme un ange.

Le lendemain, de bonne heure, elle chercha du travail. Période de chômage. Pourtant à Pantin, on l'engagea dans une maison de confection, à 10 francs par jour. Elle y resta une semaine. Pendant ce temps, ses traits s'étaient creusés ; la liberté maintenant, lui faisait peur. Sa beauté n'était plus tentante à côté de tant d'autres. Elle rentrait morte de fatigue dans cet hôtel de passe ; seules les réclames des boulevards lui donnaient un peu de cœur à l'âme.

Le dixième jour, comme par un fait exprès, on renvoya la moitié du personnel, dont les nouvelles. Ce fut un coup terrible pour Marie. Elle sortit désolée de l'atelier. Il pleuvait ; elle marcha quelques pas ; un homme lui proposa un taxi ; elle prit le métro. Lorsqu'elle arriva à l'hôtel, le directeur la toisa, devinant sa détresse :

– Vous faites la rue ?

Marie rougit.

– Pour qui me prenez-vous ?

– C'est dommage ! Pouvez-vous payer votre note ?

– Oui, mais il me restera trois francs après ; n'avez-vous pas de travail pour moi, ici, dit-elle soudain, enchantée de l'idée.

– Rien ! Payez, mon petit. Je vous fais 10% parce que c'est vous.

Marie ne répondit pas. Elle était accablée et ne pensait à rien. De temps à autre, elle se disait :

– Suis-je punie ?

Pauvre provinciale de 16 ans, perdue dans Paris, seule sans un sou, vous n'étiez pas punie. Vous commencez à connaître la vie, à côté de laquelle les réflexions, les punitions de Mme Hurlu étaient presque douces !

Marie sortit vers 9 heures ayant tout réglé, la tête haute. Le directeur, flatteur, s'inclina sur son passage. Elle en jouit.

Dans la rue, pluvieuse, elle marcha, elle marcha parfaitement au hasard. Des mèches sortaient de son chapeau, et se plaquaient sur son front mouillé. On l'aborda plusieurs fois. Elle n'écoutait même pas. Maintenant, bien loin de la rue Vignon ou de Pantin, elle se trouvait dans une région inconnue. Elle avait traversé un fleuve, et elle était morte de fatigue. C'est tout ce qu'elle savait ! Et alors, soudain, près d'une vespasienne, elle aperçut un banc ; elle le bénit ; puis tout tourbillonna autour d'elle ; elle cria « Papa, mon Papa », et ce fut le noir complet, sous un bec de gaz.

*

Deux agents, à 5 heures du matin, virent un corps étendu sur un banc. Par ce temps, c'était anormal. Ils s'approchèrent ; c'était une femme. Encore plus anormal. Ils la tâchèrent : elle était glacée !

– Respire-t-elle ? dit l'un.

– Oui, dit l'autre, un peu.

– Bien !

Ils prirent Marie, l'un par la tête, l'autre par les jambes, et s'enfoncèrent dans la pluie noire.

René Guetta.

3

René Guetta, 1935

René Guetta, « Comment Hollywood fait une star », *Marianne*, 17 avril 1935, p. 3.

Grand reportage par René Guetta

Lorsqu'on ne connaît pas Hollywood, on croit volontiers que cette ville est composée uniquement de grands hangars, qui sont les studios et de rues dans lesquelles une foule costumée, maquillée de mille façons, vous entraîne dans une sorte de farandole de Mi-Carême. J'ai souvent interrogé des Françaises à ce sujet : « Aimeriez-vous aller à Hollywood ? » La plupart me répondaient oui.

Quelques-unes, par contre, actrices ou petites poules, qui avaient figuré en France prenaient un air dédaigneux : « Peuh ! leur Hollywood ! Ils en font un chiqué à Hollywood. Les femmes se ressemblent toutes. Elles ont l'air bête. Elles n'ont pas ce "chic parisien" que nous avons (nous étai une Basque). D'ailleurs j'ai déjeuné avec un grand manitou de là-bas. Il m'a offert de partir. Je n'ai pas voulu ! »

Ce n'était pas vrai. Il n'y a pas d'exemple qu'un Américain n'emmenât pas avec lui la personne qu'il découvrirait ou qu'il était venu chercher !

Hollywood veut dire davantage qu' » argent » pour ceux qui réussissent ; Hollywood veut dire « renommée mondiale, sympathie universelle ».

Maurice Chevalier était connu des Français et aimé d'eux. Il y avait des compagnies de caméras, des metteurs en scène français à l'époque où il chantait au Casino de Paris. Il y avait des Marcel L'Herbier, des Gaston Ravel, des Léonce Perret. Pas un de ces messieurs ne pensa que ce grand garçon sympathique, que la foule adorait, pouvait être adoré de toutes les foules, puisque toutes les foules se ressemblent. Si, en 1928, on avait dit à un producteur français : « Voilà, on va déguiser Maurice en lieutenant et on va tourner avec lui une opérette genre *Veuve Joyeuse*, le producteur français aurait haussé les épaules, craché par terre et dit : « Foutez-moi le camp d'ici, vous êtes piqué. »

Il n'a fallu à Jesse Lasky, alors l'un des chefs de la Paramount, que dix minutes pour fabriquer une nouvelle star.

Il alla dans la loge de l'artiste qu'il voyait pour la première fois :

- Combien gagnez-vous Monsieur Chevalier ?
- 120.000 par mois.
- Ça fait 5.000 dollars. Bon ! moi je vous offre 2.000 dollars par semaine. Je vous essaierai dans un film. Je ferai tout pour que ce film soit réussi. Si le film est mauvais, je vous rends votre liberté.

Maurice, qui n'est pas bête, vit tout de suite le piège.

- Somme toute, vous m’offrez de partir pour un pays que je ne connais pas, où l’on ne me connaît pas dont je ne parle pas la langue, pour tourner un film, et vous ne me donnez que six mois pour apprendre l’anglais, m’habituer à Hollywood, m’y adapter.
- Je vous offre une chance d’être une grande vedette internationale. Et je crois que vous deviendrez cette vedette internationale. Vous n’êtes pour l’instant, que l’idole de quelques millions de Français. Dans deux ans vous serez, si je ne me trompe pas, l’idole aussi bien de la Chine, de la Russie, des Etats-Unis, du Japon, de l’Alaska. Partout le nom de Maurice Chevalier sera populaire. Ça vaut le déplacement.

Et Maurice signa. Il signa ce contrat ingrat, parce qu’il sentait qu’il avait l’expérience suffisante pour gagner la lutte. C’était dur : quitter son public, pour un public inconnu. Quitter son Paris pour une ville pleine de concurrents qui se ligueraient contre lui dans cette course à la gloire. Pourtant, personne en France ne se rendit compte que s’il perdait la partie là-bas, il la perdait ici. Des journaux blâmèrent ce compatriote qui s’expatriait. On n’examinait pas les risques qu’il courait. On ne songeait qu’à ses cachets. On n’écrivait pas que les compagnies françaises l’avaient dédaigné. On écrivait que le « contrat fabuleux » qu’il avait dans sa poche, seul le tentait. Personne ne rendit hommage au courage, à l’élégance du geste de Maurice, qui lâchait tout pour s’en aller très loin – et qui n’avait qu’un film pour se débrouiller et vaincre.

Mais Lasky avait vu juste. Maurice triompha.

Toute le génie des Américains est de profiter même des défauts de la vedette qu’ils viennent de découvrir : (l’accent chez Chevalier), et de la créer, de la fixer sur l’image, de manière à ce que l’on puisse la classer dans un rang nettement défini. (Ce rang est presque trop défini, puisque Chevalier, aujourd’hui ne peut pas se débarrasser de son costume de lieutenant d’opérette.)

Hélas, chaque fois qu’un acteur devient star, un contingent nouveau augmente la liste des innombrables figurants qui, à Hollywood, crèvent de faim. « Lui a réussi ? Pourquoi pas moi ? » Et les rues de la ville du cinéma se remplissent de magnifiques garçons, de splendides filles qui attendent un contrat. Tous sont persuadés qu’ils vont réussir. Tous aiment mieux ne pas manger et acheter une nouvelle cravate. Lorsqu’un visiteur arrive à Hollywood, il cherche vainement à voir les « stars ». Les « stars » sont invisibles pour ceux qui n’ont pas le mot de passe nécessaire. Les « stars » ne vont que chez les stars. Mais le touriste voit dans la rue des centaines de Clark Gable, des centaines de Joan Harlow, et de temps en temps des Garbo. Ce sont les « extras », les figurants, qui meublent, pour ainsi dire, la ville. Car chaque figurant a sa marotte. L’un est persuadé qu’il ressemble à Wallace Beery. L’autre est sûr qu’il ressemble à Novarro (c’est un type assez courant). Alors, à l’instar de Novarro, il prend des leçons de chant, lorsqu’il a gagné quelques dollars. Et tous restent parce qu’ils ont une chance de réussir.

Il n’y a pas de raison, pour qu’un jour, ils ne gagnent pas 1.000 dollars par semaine. Et cela est si juste, que ce sentiment est ancré dans leur cœur jusqu’à leur faire endurer les plus terribles privations. Ils savent que des agents sont à l’affût de figures nouvelles. Ils savent que si la chance les désigne, ils seront formés physiquement et moralement par des spécialistes ; l’un lui arrangera le nez, l’autre lui apprendra à réciter les classiques. Ils n’ont pas peur. Et c’est justement parce que Hollywood est une immense loterie humaine qu’il y a tant de malheureux.

Il y a quelques années, les grands chefs de Hollywood venaient en Europe pour trouver des étoiles nouvelles qu’ils formaient. Il fallait une Française pour jouer Marie Galante. Il y a des Françaises à Hollywood, mais elles sont vieilles. On voulait un nom nouveau. Les gens de la Fox, à Paris, cherchèrent et trouvèrent. Ils trouvèrent une petite femme inconnue, charmante, qui, dans son pays natal, la France, avait tourné des tout petits rôles sans importance. Naturellement, lorsqu’on sut que Ketti Gallian partait pour Hollywood, ce fut une explosion de commentaires.

« C'est moi qui l'ai découverte », clamait un metteur en scène qui l'avait fait figurer une fois.

« Cette petite n'a aucun talent. Elle a les dents trop longues, des yeux trop petits, un derrière qui traîne par terre », disait le chœur des amies consternées.

Ketti Gallian partit, puis, émue par quatre jours de train (terreur des Européens), arriva en Californie. Elle ne savait pas l'anglais. Elle n'avait jamais eu de grands rôles. On fit des essais. Elle était délicieuse.

« Il faut arranger les dents, dit un spécialiste à lunettes. Venez, Mademoiselle. »

Tremblante, Mlle Gallian, qui n'avait pas compris, parce qu'on parlait anglais, qui tremblait d'une vague frousse depuis qu'elle était arrivée, suivit le monsieur aimable.

Le monsieur aimable lui lima incontinent les dents.

On refit un essai.

– Souriez.

Cette Gallian avait maintenant des dents admirables.

– O.K. Vous avez bien travaillé, Mademoiselle, merci, dit le spécialiste modeste.

Ketti vit ainsi défiler une grande quantité de messieurs aimables qui lui arrangeaient tous quelque chose de différent : parmi ces messieurs, il y en avait qui lui apprenaient la langue anglaise. Elle sut bientôt dire yes et no.

Et puis, il fallait qu'elle gardât son accent, ce qui facilitait les choses. Bientôt, Ketti tourna Marie Galante. Ce fut un succès.

Ketti est restée à Hollywood. Elle est au mieux avec un grand producer qui l'a prise sous sa protection.

Ketti, petite figurante française, va peut-être devenir la femme d'un riche et puissant Américain, ce qui sera le couronnement de sa carrière de vedette. Mais Ketti Gallian a eu beaucoup de chance...

On trouva aussi des talents nouveaux au théâtre. Les castings directors, spécialement préposés à l'engagement des vedettes, envoyèrent partout en Amérique des hommes à eux, des « scouts » chargés « de signer » immédiatement la femme ou l'homme qui en valaient la peine. Seul, Samuel Goldwyn, de plus en plus puissant, se vanta de pouvoir former des stars et d'en découvrir à l'étranger ! Tout Hollywood se moqua de lui parce qu'il voulait créer au lieu de payer seulement. On trouve à l'étranger une Marlène, un Maurice Chevalier, mais c'est tout. Marlène parlait l'anglais aussi bien que l'allemand et Chevalier avait un accent qui valait des millions de dollars. Des exceptions ?

– Parfait, dit Goldwyn. Nous verrons bien.

Et il partit pour l'Europe, décidé à ramener la star des stars. Je tiens à raconter son histoire, qui est typique et qui a donné à Goldwyn la réputation d'être le plus grand « fabricant de vedettes » du monde.

J'étais à Hollywood dans mon bureau de la M.G.M., lorsque son Européenne arriva.

C'est un de mes amis intimes qui m'annonça l'évènement.

Mon ami s'appelait James Cole, il était publicity man lorsqu'il travaillait et tapeur lorsqu'il ne travaillait pas.

Il avait, ce jour-là, les cheveux sur le nez. Il était tout rouge, et sa chemise sortait de son pantalon formant un ravissant tablier sur son ventre. Il était fort agité.

– Sam est fou. Tu as vu sa découverte ?

- Quelle découverte ?
- La femme qu’il a ramenée d’Europe. Regarde...

Il me tendit le Los Angeles Examiner où il y avait écrit en grandes lettres :

« Anna Stenn arrive à Hollywood, Anna Stenn sera la prochaine vedette des films de Samuel Goldwyn. »

Suivait une biographie de Mlle Stenn qui nous racontait une vie mouvementée. Au milieu de la page une photo. C’était la photo qu’avait regardée Cole. Il n’avait pas lu l’article. Il était hypnotisé par la figure ronde, les yeux, l’affreux bonnet, l’air timide de la nouvelle venue. Et il y avait de quoi.

- Tant pis pour Sam, dis-je.
- Oui, tant pis ! hurla Cole qui croyait toujours avoir affaire à des sourds. Je lui ai présenté Édith, qui est l’amour de ma vie, la semaine dernière et qui est cent fois mieux que cette femme. Parce qu’elle ne vient pas du Mandchouko ou qu’elle n’est pas la secrétaire de Staline, il ne l’a même pas regardée.
- Mais cette Mlle Stenn est peut-être très jolie. Les photos sont quelquefois ingrates, dis-je.

Je ne continuai pas. Cole était parti pour ne pas en entendre davantage.

Le lendemain, Sam Goldwyn donna une grande soirée en l’honneur de sa protégée. Je reçus une invitation. Cole aussi. Sur la photo, Anna Stenn était beaucoup plus belle qu’en réalité. Elle avait l’air d’une boniche et sa façon de s’habiller était comique sinon touchante ! Les femmes jubilaient. Les actionnaires et les associés de Sam étaient consternés.

Quant à Cole, il ne quittait pas son Édith qui, il faut l’avouer, avait l’air d’une déesse à côté de la future star.

De plus, il était absolument impossible de causer avec elle. Elle ne savait pas un mot d’anglais. Elle était là, à côté de son patron, rougissante, émue. On sentait qu’elle était incapable d’avalier un verre d’eau tant sa gorge était serrée. Je l’examinai attentivement. Je m’habituai peu à peu à cette figure qui était si différente des visages standards d’Hollywood. Au fond, Anna Stenn avait de fort beaux yeux bleus qui remontaient vers les temps, de très beaux cheveux blonds chauds, et des dents de réclame de pâte dentifrice.

Par moments, elle se tournait vers un petit monsieur au long nez et très maigre qui était son mari. Elle s’animait alors. Deux ou trois fois je devinai qu’elle faisait des réflexions en allemand ou en russe sur les beautés californiennes... et je découvris beaucoup de malice dans son regard, dans l’intonation de sa voix.

- Je crois que Sam n’est pas si mal tombé, dis-je à Cole qui faisait défiler Édith sans arrêt devant Goldwyn.

Je crus qu’il allait m’assommer. Mais il se retint, parce qu’il était bien élevé.

- Vous êtes complètement cinglé, répondit-il avec hauteur.

Et il me tourna le dos.

Je n’entendis plus parler de Cole ni de Goldwyn pendant quelques jours. Je crus que réellement mon ami m’en voulait parce que j’avais cru apercevoir une étincelle de charme dans le regard d’Anna Stenn. Mais Cole ne se formalisait jamais.

Il surgit dix jours après cette soirée, brusquement, comme toujours, dans mon bureau. Cette fois, il était tout beau, tout reluisant, tout souriant. Il avait une magnifique chemise noire et une non moins magnifique cravate bleu ciel.

- Mon cher, me dit-il, je crois que j'ai fait du bon travail. C'est moi qui m'occupe de la publicité de la plus grande vedette du monde.
- C'est toi qui t'occupes de...
- Enfin... je suis l'un des secrétaires de celui qui s'occupe...
- Bravo ! et de quelle vedette s'agit-il ?
- D'une femme extraordinaire. Elle ne sait pas un mot d'anglais. Elle a une drôle de figure, mais elle a un talent fou. C'est... Anna Stenn. Je viens te chercher pour venir voir son test.

Rien ne m'étonnait de la part de James Cole. Comme tous les publicity men, il était un enthousiaste.

Dès qu'il travaillait pour quelqu'un, il ne pensait plus à autre chose. Il ne parlait que de ce quelqu'un, il le voyait en rêve, il se fâchait si on ne l'approuvait pas, il attrapait les gens pressés par le bras et ne les laissait aller que lorsqu'il avait placé son discours.

L'Anna Stenn des premiers jours, il n'y pensait plus. Il la voyait sous un angle complètement différent. Tous ses défauts étaient devenus des qualités. Quant au génie de Samuel Goldwyn, qui le faisait travailler, n'en parlons pas, il n'y avait pas de mots assez puissants pour vanter son coup d'œil. Aussi je ne fis pas attention aux boniments de James, mais je fis très, très attention, dans le noir de la chambre de projection, à l'essai de Mlle Anna Stenn.

Il était excessivement mauvais. Lorsqu'on alluma la lumière, personne ne dit mot. Même Cole baissait les yeux. Elle devait être prête à pleurer ; le publicity-man, le patron de James se grattait le menton. Doug Fairbanks sifflotait. Joe Schenck était fort pâle. Seul, le crâne chauve de Sam luisait avec un certain optimisme sous les lampes électriques.

Goldwyn se leva.

- C'est mauvais, miss Stenn, dit-il, mais je suis certain pourtant que je ne me suis pas trompé, entendez-vous ?

« Je sais que vous avez ce qu'il faut pour plaire aux foules. Ne vous découragez pas. Quant à moi, je dépenserai un million de dollars, s'il le faut, mais j'arriverai à faire une Anna Stenn magnifique. Et cette Anna Stenn me rapportera cinq millions de dollars. »

Je n'aime pas Sam Goldwyn. Il m'est antipathique, mais il faut avouer que son speech ne manquait pas d'allure. Pour ceux qui assistaient à cet essai, il s'apprêtait à flanquer un million de dollars par la fenêtre !... J'entendis James gémir : « Pourquoi ne me les donne-t-il pas..., ça irait plus vite et cela me ferait tellement plaisir ! »

Était-ce de l'entêtement ou vraiment Sam avait-il vu l'expression, le mouvement qui donnent confiance dans les images figées qui venaient de défiler sur l'écran.

- Oui, un million, répétait-il. Je ne me trompe jamais. C'est moi qui ai « formé » Vilma Banky ».
- Mais elle était ravissante, coupa avec beaucoup de tact devant Anna Stenn, Joe Schenck.
- Miss Stenn est plus que ravissante ; je joue sur elle cette partie, tout seul s'il le faut. Je vous donne rendez-vous dans quelques mois pour le prochain test. Au revoir, Messieurs.

Et à partir de ce jour-là, on ne vit plus Mlle Stenn. On parlait d'elle dans les journaux, bien entendu. C'était James qui s'occupait des articles et il s'y connaissait, car il avait en Sam Goldwyn un maître.

Sam prit tous les défauts d'Anna Stenn et les loua en termes chaleureux. Voici ce qu'on rabâchait aux lecteurs, à peu de choses près :

« Anna Stenn, pleine de courage, endurcie par la révolution russe, énergique, ne sortait plus de chez elle. Elle apprenait l'anglais avec rage. Elle voulait le parler sans accent. Son professeur était ahuri par son intelligence et par sa faculté de travail. Déjà elle se faisait comprendre de ses fournisseurs. » Or c'était une chose redoutable que de lui apprendre l'anglais. C'est James qui me l'avoua. Elle avait un professeur de diction, un professeur de grammaire, un professeur « genre Berlitz ». Sans arrêt on lui serinait des phrases, des mots, des verbes. En même temps un spécialiste lui arrangeait ses cheveux, essayait des coiffures. Un autre tripotait son nez, qui était un peu épaté. Un autre lui formait le visage. De rond, il devenait peu à peu ovale. Pendant qu'elle ânonnait, on lui pétrissait la figure ; pendant qu'on s'acharnait sur sa figure, on s'attaquait à son corps. Trop de graisse là, pas assez ici, les jambes, les cuisses, les fesses, y passèrent. On lui fit prendre des bains extraordinaires pour lui adoucir la peau. On lui élargit la bouche. C'est tout juste si on ne lui lima pas les dents, comme on le fit pour Ketti Gallian plus tard.

Et dans les journaux, des histoires sur ses premières amours, sur ses heures de misère, sur la chance inespérée qu'elle avait eu de rencontrer sur sa route la fortune en la personne de M. Samuel Goldwyn, dont le coup d'œil faisait l'admiration de ses confrères.

Je ne voyais plus mon James Cole, qui bondissait des United Artists (où sont les studios de Goldwyn), chez les journalistes, et de chez les journalistes aux United Artists ! Il me téléphonait de temps en temps pour me faire part de son poids. Il maigrissait, en effet, de jour en jour. Mais il était heureux et fier.

– Elle sait dire « yes, sir, » sans accent, me dit-il, en jubilant, un soir, six mois après le premier essai !

La semaine d'après, c'était autre chose. J'entendais dans l'appareil un rugissement :

– Garbo n'a qu'à disparaître et rentrer sous terre. Elle n'existera plus dès qu'Anna Stenn tournera son magnifique grand rôle.

– Quel magnifique grand rôle ?

– Je ne sais pas !...

On fit, sans en rien dire, des quantités d'essais secrets. Des essais de maquillage, des essais de sons, des essais parlants, des essais pour l'accent, des essais de photographie. En plus de la publicité officielle, Sam Goldwyn, réellement formait cette femme. Il l'avait assurée très cher contre la mort, les accidents, le « kidnapping », le vol, la maladie, la maternité, contre tout ce qui aurait pu nuire au succès de son entreprise. C'était une affaire de longue haleine qu'il entreprenait. Chaque détail avait son importance. Pour l'instant, Anna Stenn n'était qu'une petite bonne femme sans volonté, une esclave aux ordres d'un patron qui, moyennant qu'il la faisait vivre, la façonnait, lui insufflait une nouvelle personnalité. Il est évident qu'une telle confiance en soi à quelque chose de génial. Il était impossible lorsque Goldwyn vit Anna Stenn pour la première fois de parier sur elle sans avoir un don de double vue. Alors qu'aux Etats-Unis, on ne sait où regarder pour trouver une femme laide, alors qu'à Hollywood des milliers de filles magnifiques qui connaissent le métier à force de figurer attendent qu'un vulgaire casting director les remarque, il faut être héroïque ou fou pour aller chercher au diable, une petite fille insignifiante, qui ne parle que sa langue maternelle et pour risquer sur cette caricature sa fortune et sa renommée.

Or, on perfectionna si bien les formes, la figure d'Anna, on lui serina si longtemps les mêmes mots, on la colla si souvent devant un micro et devant une caméra, que peu à peu elle se transforma et vingt ans de Russie s'évanouirent peu à peu. Sa timidité avait disparu et ce qu'il y avait en elle de spontané (malgré tout ce qu'on lui avait fait avaler) surgit à l'état pur en même temps que la confiance en soi.

Lorsque, au bout de deux ans, (deux ans parfaitement), elle fit son essai officiel pour Nana, ce fut une Anna Stenn délicieuse, transformée, qui parlait l'anglais couramment, qui apparut. Ce qu'avait voulu Goldwyn était devant les yeux des assistants ahuris : une femme qui n'avait pas le type « Hollywood »,

qui avait une personnalité nouvelle, des expressions, des mines différentes des autres femmes, mais qui, malgré tout, physiquement, n'avait rien à envier aux jambes, aux peaux, aux poitrines, aux bouches, aux cheveux des plus sensationnelles beautés. Ce fut une magnifique réussite de fabrication, la plus belle sans doute que l'on vit jamais.

Nana ne fut pas un succès (à cause du sujet). Mais Goldwyn gagna quand même quelques centaines de milliers de dollars. Il avait déboursé un million et eu bien des émotions. Il fallait rattraper tout ça. Il fit tout de suite après Résurrection, qui fut un gros, gros triomphe en Amérique.

Sam, en trois ans, avait fini par gagner environ 500.000 dollars, en comptant, bien entendu, tous les frais d'apprentissage et de publicité. Ce n'est pas si mal, une affaire qui, en deux ans, amortit le capital et qui, en trois ans, donne un bénéfice d'un million de dollars. D'autant plus que ce n'est pas fini et qu'Anna Stenn, tout à fait dans son élément maintenant, continue à travailler pour lui.

Mais Goldwyn cherche déjà autre chose. Il ne pense plus à cette extraordinaire histoire. Il pense à quelque femme nouvelle et il a tort. Un jour, il finira par se casser le nez.

Mais voici quelques autres exemples.

Lorsque Hearst connut Marion Davies, elle était « chorus girl ». Il voulut en faire une star. Il en fit une star. Lorsqu'on a vingt journaux et de l'influence, ce n'est pas difficile.

Si Lubitsch veut lancer, demain, une femme qui, depuis dix ans, végète à Hollywood sans succès, il la lancera aisément, même s'il faut la fabriquer entièrement.

Chaplin vit Paulette Goddard pour la première fois alors qu'elle était l'une des « girls » du Kid Million. Elle lui plut. Il tourne avec elle son nouveau film Production 5. N'est-ce pas une nouvelle star qui va briller bientôt ? Qui brille déjà ?

Quand on n'est pas affreuse, quand on n'est pas difforme, on a une chance à Hollywood de devenir une vedette. Mais il faut beaucoup de veine, de patience et un capital derrière soi, pour que la publicité s'en mêle. Ceux qui ont percé comme ça, un beau jour, accostés dans la rue parce qu'ils avaient la tête de l'emploi sont trop rares, ou alors ils ont trop de talent pour qu'il en eût été autrement. Cette chance est nulle aux temps des talkies.

Joan Crawford était une petite fille qui s'amusait. Son nom était Le Sueur et elle était danseuse. Elle adorait les beaux gosses et les concours de danse qu'elle gagnait régulièrement avec son ami, Mike Cudahy. Elle tapotait, au studio, sur le ventre des électriciens et levait la jambe bien haut. Elle ne pensait qu'à rigoler. C'était le type de la bonne fille qui ne sait rien refuser. Elle était très jolie. Lorsqu'elle épousa Doug Junior, on lui fit comprendre qu'une Fairbanks ne fait pas des galipettes toute la journée. On la persuada qu'elle était faite pour jouer le drame... On lui donna des livres ardu à lire, pour qu'elle prit un petit genre « high hat » et qu'elle pût parler d'autre chose que de la danse ou de l'amour. Persuadée qu'elle était une nouvelle Sarah Bernhardt, elle devint très « grande comédienne ». Les journalistes, la publicité racontèrent combien elle dédaignait les futilités et le gin pour discuter, le soir, avec son mari, des mérites de Proust, de Gide ou de Sinclair Lewis. On développa avec art, au studio, cette ambition qui devenait, pour ceux qui l'avaient connue, ridicule.

Mais la M.G.M. elle, était ravie. Un studio est toujours content de mystifier le public. Elle suivait, elle aussi, des cours de diction et de chant. On lui fit avaler les biographies des actrices célèbres. Elle travailla intensément et malgré elle, elle changea, complètement, prise dans l'engrenage. Le studio l'avait retournée comme une crêpe. On lui donna comme modèle successivement Gloria Swanson et Garbo. L'amour ? On n'en parlait plus. Seul le travail comptait. Les publicity men se gargarisaient d'aise. Puis, comme elle ne réussissait pas très, très bien, on la retourna de nouveau. Doug Junior divorça et Joan a

repris goût au flirt. Elle danse, et elle s'amuse enfin comme avant. Le passé a une saveur un peu amère, mais elle doit une fière chandelle à Thalberg, qui lui servit de maître d'école pendant trois ans.

Lorsqu'on cherchait une femme pour jouer l'un des deux rôles de Gentlemen prefer blonds, on fut bien embarrassé, au studio. On avait trouvé Lorelei. Il fallait découvrir la « flapper ». On fit de nombreux essais. Anita Loos n'était pas contente des artistes choisies. Soudain, elle remarqua la « script girl » qui, tout le long des tests faisait des réflexions drôles. Cette script girl était mignonne. Elle était toute petite, mais ses yeux étaient pleins de jeunesse et sa bouche spirituelle.

– Essayons « la script girl » décida-t-elle ; voulez-vous « tourner » Mademoiselle ?

– Je veux bien essayer, mais si ça marche, je veux un beau contrat. Je gagne trop bien ma vie comme ça pour risquer de perdre mon job.

– Mais, dit le metteur en scène, il va falloir la transformer, elle est coiffée comme un caniche, elle a des lèvres trop minces, et elle est trop grasse.

– Essayons toujours, dit Anita Loos.

On fit l'essai. Il fut remarquable. On épaissit les lèvres de la « script girl », on lui fit suivre un régime spécial pour qu'elle maigrisse. Le coiffeur travailla, teignit en roux des cheveux pâles. Ce n'était encore que le cinéma muet. Elle n'eut donc pas de leçons de diction à prendre. Elle devint Alice White. Bien entendu toute la presse parla de la dactylo-star, ce qui fit que d'autres victimes vinrent augmenter le troupeau des sans-travail.

– Elle ? pourquoi pas moi ?

Katharine Hepburn fit toujours du théâtre et ne changea jamais sa manière de travailler, mais au théâtre elle ne fut pas une star, pas plus que Garbo d'ailleurs, ni que Pickford. Le cinéma les projeta jusqu'aux étoiles.

Lionel Barrymore est une star née. Il voulait imiter Douglas Fairbanks. Il sautait, il bondissait. On vient de découvrir dans 20th Century qu'il est plein d'humour. Le cinéma est un fameux microscope et un psychologue de premier ordre.

Myrna Loy, elle, lutta longtemps contre les producteurs. Elle avait des yeux en amandes, alors on lui donnait des rôles de princesses égyptiennes. On l'a maquillée de cent façons. On l'a habillée de mille manières. Un beau jour, elle tourna un rôle où elle ne s'allongeait pas les yeux, où elle s'habillait et parlait comme tout le monde. Succès. Sa véritable carrière commença.

De temps en temps, cependant, les studios renouvellent leur stock de femmes.

A travers le monde, des yeux invisibles cherchent dans la foule. Car tout le monde peut faire du cinéma, comme m'a dit Capra. Rares sont les vedettes de théâtre étrangères qui obtiennent un contrat.

A Hollywood on aime mieux fabriquer, former, que de se trouver devant une actrice qui a des manies.

J'ai cité longuement le cas d'Anna Stenn. Il est, à mon avis, passionnant et typique. Tout le monde en a parlé au moment de Nana et Sam Goldwyn a été récompensé de ses efforts et de sa hardiesse.

Dernièrement, la France a fourni deux futures stars. C'est chez les gens du « monde » que, cette fois, on a cherché : la comtesse de Maigret et la princesse Nathalie Paley sont parties pour l'école des vedettes. Elles sont belles toutes les deux. Bientôt, toutes les deux seront universellement connues si elles ont la chance d'être dirigées par un Cukor ou un Capra. Ces deux metteurs en scène feraient travailler des statues et jouer avec naturel un acteur du « Français ».

Les meilleurs acteurs sont souvent ceux qui ne sont pas des acteurs, dit aussi Capra.

Les Arabes, de Itto, lui donnent raison. Lorsqu'on peut recommencer une phase ou une scène vingt fois, et qu'on a la « gueule de l'emploi », on peut connaître la gloire.

Mais, de grâce, que la venue exceptionnelle d'Anna Stenn, de Nathalie Paley ou de la comtesse de Maigret, ne tente pas ceux ou celles qui me liront. Que la dame qui a un nez trop long et qui bégaye, que le monsieur qui ressemble à John Gilbert n'aillent pas à Hollywood. L'une pour se faire refabriquer, l'autre parce qu'il est beau, Hollywood est la ville la plus terrible que je connaisse. C'est une ville redoutable pour ceux qui sont pauvres, parce que à Hollywood, il y a trop de pauvres qui veulent devenir riches et parce que à Hollywood, la dernière chose à faire lorsqu'on est pauvre et qu'on a faim, c'est d'avoir l'air d'être pauvre et d'avoir faim.

4

René Guetta, 1931

René Guetta, *L'Île sans rêves*, récit, Les Éditions de France, 1931, p. 10-18.

Le personnage principal est Roger Trema (sans l'accent aigu).

Roger Trema avait vingt-neuf ans. Il faisait partie de la catégorie d'hommes pour qui la vie est une promenade agréable. Après la guerre, il avait loué un rez-de-chaussée rue Spontini, où il se laissait vivre.

On aimait assez Roger Trema dans Paris. Non qu'il fût beau. Il avait un long nez, était de petite taille, et son teint était olivâtre ; mais c'était un joyeux noceur, et un rude buveur, qui suppléait à la beauté par un humour assez facile et qui plaisait.

Il était d'une grande paresse, ce qui lui donnait une nonchalance aristocratique à laquelle il n'avait pas droit. Il aimait la nuit, où tout le monde est gai. Il détestait le jour, où tout le monde est sale et pressé. Il ne se dérangeait que pour aller aux courses, où il perdait régulièrement, ce qui lui était très indifférent. Il ne connaissait, en dehors de Paris, que Chantilly, Deauville et Cannes. Le monde l'ennuyait, mais le demi-monde l'amusait, et il passait son temps dans les coulisses, ou dans l'intimité d'une femme en vogue. Roger Trema était insouciant et ne s'occupait jamais de l'avenir.

Un jour, examinant le relevé de comptes de sa banque, il s'aperçut qu'il ne lui restait que trente mille francs ; il fut perplexe pendant une demi-heure. Une autre demi-heure, il réfléchit devant un whisky sur ce qu'il devait faire. Le lendemain, grâce à des relations, il obtenait un passeport d'émigrant, et, huit jours après, à dix heures du matin, accompagné d'une bande d'amis hurlants, il prenait le train transatlantique du Havre. A quatre heures, le *Paris* quittait la France, ayant à son bord, installé sur un tabouret du bar, Roger Trema, déjà saoul.

Le valet de chambre frappa de la main gauche. Il n'entendit rien. Il n'en fut pas étonné et donna un second coup en collant son oreille contre la porte.

– Tant pis, j’entre ! se dit-il, ne recevant pas de réponse.

Il sortit son passe-partout, tira à lui la porte et, sur la pointe des pieds, pénétra dans la chambre. Il vit tout de suite Roger et Molly étendus sur le lit ; il entendit en même temps leur respiration profonde.

– Ouf ! murmura-t-il, ils vivent !

Rassuré, il s’apprêtait à revenir en arrière et à refermer la porte.

– Dites donc, mon vieux, quelle heure est-il ?

Sans ouvrir les yeux, Roger Trema avait parlé. Le valet s’arrêta net. Son cœur battit. Il avait l’impression désagréable qu’un mort ressuscitait.

– Cinq heures vingt, monsieur, répondit-il machinalement.

– Ah ! dit Trema en ouvrant les yeux et en s’asseyant sur le lit.

Ce mouvement fit tourner la tête de Molly sans la réveiller. Le valet sursauta.

– Comment ! Monsieur Trema a épousé miss Smithson ? Félicitations.

– Vous la connaissez aussi ? Eh bien, vrai ! pense Trema ahuri. Mes bagages sont-ils là ?

– Oui, monsieur, depuis deux jours.

– Je suis au *Ritz*, n’est-ce pas ?

– Oui, monsieur.

– C’est bien ce que je pensais. Et je dors depuis combien de temps ?

– Depuis quarante-huit heures, monsieur, ainsi que madame, d’ailleurs, ajouta-t-il en regardant Molly, qui était bien loin du monde, bien près des rêves. C’est la seizième fois que je frappe à la porte, monsieur. Croyant à un accident... je me suis permis d’entrer.

– Vous avez bien fait. Apportez-moi un jus d’orange très froid. Deux même, pendant que vous y êtes.

Lorsqu’il fut seul, il glissa le long de son oreiller ; il se retrouva étendu, l’orteil appuyé contre un coin frais du drap. Il était reposé, et ses membres détendus lui donnaient une sensation de confort telle qu’il n’osa plus bouger. A côté de lui, les boucles brunes de Molly dépassaient à peine des couvertures.

« Je vais la réveiller », pensa Trema. Ce fut laborieux. Trois fois, elle se retourna, grogna, souffla, mais n’ouvrit pas les yeux. Fatigué de ses efforts, Trema allait s’en tenir là, lorsqu’elle bâilla, mâchonna quelques sons, et s’assit, les cheveux sur le nez.

– Je vous salue, madame Trema.

– *Hello dear !*... Mais quelle heure est-il ? Cinq heures, c’est effrayant !

Molly sauta hors du lit. En passant devant la glace, elle s’arrangea en une seconde ses cheveux épars. Puis elle s’assit sur le lit, du côté de Trema, à la hauteur de sa figure, et décrocha le téléphone.

Trema, qui parlait à peine l'anglais, ne comprit pas très bien les innombrables conversations de Molly. Mais il y eut sur sa figure des jeux de sourcils relevés, des bouches en cul de poule, des éclats de rire bruyants, des trémoussements de la poitrine qui montraient bien qu'elle s'amusa beaucoup.

Un petit coup frappé discrètement à la porte l'interrompit.

– Entrez ! dit Trema.

Le valet pénétra avec les jus d'orange. Sans quitter le récepteur, Molly avala le sien. Trema, lui, avait bondi hors du lit. Un rayon de soleil attira son œil vers la fenêtre-guillotine à la forme nouvelle pour lui. Il s'approcha à petits pas, les jambes écartées, pour soutenir le pantalon déboutonné qui tombait. Il regarda.

– Nom de nom ! dit-il simplement.

Et son œil considéra l'énorme dégringolade sans balcons qu'il y avait du dix-huitième étage de l'hôtel *Ritz* à la chaussée.

Puis, toujours à petits pas, toujours tenant son pantalon, il se dirigea vers la seconde pièce : « Pas mal », pensa-t-il.

C'était un grand salon, aux murs tapissés de papier rouge, au plafond orné d'un lustre de cristal.

– Notre *home* est bien !

– *Shut up dear*, répondit-elle, car elle n'avait pas fini de téléphoner.

Trema n'insista pas. Reposé, frais, il se dirigea vers la salle de bains, aux poignées innombrables et brillantes. La chute violente des eaux coulant chatouillait agréablement son oreille. Soudain une grande envie de se remuer, de voir cette ville inconnue s'empara de lui ; il se sentait tout d'un coup joyeux, comme un enfant à qui on apporte un cadeau et qui n'a pas encore ouvert la boîte pour « tâcher de deviner ce que c'est ».

Son pantalon tomba. Molly apparut.

– Roger, dépêchons-nous. Nous allons chez Muriel Mason, qui donne un grand cocktail en mon honneur. C'est avec elle que j'habiterai d'ailleurs. C'est un amour. Tu vas l'aimer.

– Comment ! déjà une cocktail-party ?

– Pourquoi déjà ? dit Molly pincée.

– Parce qu'on en sort ! J'avais envie de boire de l'eau pendant vingt-quatre heures.

– Et la prohibition, mon cher, qu'est-ce que tu en fais ? C'est défendu de boire de l'eau, tu m'entends ?

Il n'avait plus rien à répondre. Il fit un signe résigné. La porte se referma. Il enjamba la baignoire, et, lorsqu'il fut étendu sous l'eau chaude, il renversa sa tête sur le rebord de marbre froid et, se sentant parfaitement heureux, il entonna à pleine voix une chanson militaire.